



Récit de l'exhumation d'un chef d'œuvre : *Les Hauts-Quartiers* de Paul Gadenne, 1973

COMMUNICATION DE PIERRE MERTENS
À LA SEANCE MENSUELLE DU 10 MAI 2014

Il n'est pas nécessairement commode d'évoquer un livre dont on célèbre l'importance lorsqu'on peut être à peu près assuré que la plupart de ceux à qui on en parle n'en connaissent même pas l'existence... Cela ne procure aucun confort intellectuel car on n'a aucune raison de penser que l'on sera entendu et cru sur parole...

Peu de joies peuvent se comparer à celles qu'on éprouve lorsqu'on a écrit soi-même un livre que l'on croit important et même nécessaire... Et on sait qu'il s'est trouvé des créateurs qui, tout en ayant façonné un, ne se sont pas crus autorisés à éprouver ce bonheur.

Il est une joie moindre, sans doute, mais qui ne le cède pas tant qu'on pourrait le supposer à celle-ci : celle de découvrir et de révéler le chef-d'œuvre de quelqu'un d'autre.

Parmi les sujets de fierté que la vie m'a octroyés, il en est un, assez mystérieux pour que me vienne aujourd'hui l'envie de vous en entretenir.

Il s'agira donc de vous faire le récit d'une exhumation en bonne et due forme : celle du dernier roman de Paul Gadenne : *Les Hauts-Quartiers*, écrit par l'auteur en 1956, à la veille de mourir.

Au bout de quelques péripéties que j'ai hâte de vous conter, l'ouvrage verra finalement le jour aux éditions du Seuil en 1973. L'occasion m'en est donnée par sa réédition, en format de poche, l'automne dernier. (Entre parenthèses, il fallait un

certain culot pour que l'éditeur le fasse reparaître au cœur d'une rentrée littéraire où il entrerait en concurrence avec des centaines de livres inédits ! Je tends à penser que cet aplomb était pleinement justifié car l'importance du livre n'avait rien à redouter de ladite concurrence... Il la surplombait comme un nid de coucous.)

Cependant ni la critique ni le public n'ont fait montre de la moindre curiosité, il faut bien le dire, à l'égard de cette réapparition... On pourrait s'en affliger, ou trouver cela normal. Plus simplement, cela semble devoir faire partie de l'histoire de cette œuvre atypique. Je persiste encore aujourd'hui à croire que son heure viendra.

Je voudrais placer mon propos à l'enseigne de deux épigraphes : « On n'aime pas la littérature » (Gustave Flaubert) et : « L'amour n'est pas aimé » (Catherine de Sienne).

Deux formules ô combien énigmatiques, et cependant chargées d'évidence !

On a un peu glosé sur la première, dont on se souviendra qu'elle surgit dans *Bouvard et Pécuchet*, au cours d'une de ces interrogations naïves ou faussement naïves auxquelles se livrent nos deux compères lorsqu'ils se lancent à la recherche de la discipline qui leur conviendrait pour percer le mystère du monde. Encore sous le coup de la lecture de Xavier de Maistre (*Voyage autour de ma chambre*) et d'Alphonse Karr (*Sous les tilleuls*), on convient que ce n'est vraiment pas là de l'art mais des exemples de ces livres où l'auteur ne flatte que ses « propres intérêts » sans nul souci de servir la littérature, précisément. Jamais, sans doute, on n'aura senti Flaubert aussi proche de ses créatures et on frémit à l'idée qu'il pourrait se faire, aujourd'hui, des livres d'une Christine Angot, par exemple.

D'où le constat un peu désespéré que fait l'auteur poursuivi en justice pour avoir écrit *Madame Bovary* que c'est sans doute la littérature la plus sacrée, celle qui se respecte et se célèbre vraiment elle-même, *que l'on n'aime pas*. Difficile de lui donner tort.

Comme on ne pourra guère détromper la grande mystique de Sienne observant, de façon plus générale, que le grand amour, celui qui importe, n'apparaît guère *aimable* à la majorité des créatures humaines, et que c'est même là son mystère.

Mais ne tardons pas davantage à relater l'histoire d'une passion personnelle... Du divorce de leurs parents, les enfants ne sont pas voués à connaître que les conséquences malheureuses. Voici que leur univers se dédouble. Qu'ils soient portés à la lecture et, en vertu du droit de garde de l'un(e) et du droit de visite de l'autre, ils iront désormais piller deux bibliothèques au lieu d'une...

Je passais des vacances chez mon père à la campagne, lorsque je tombai sur *Siloé*¹. Cela devait se passer en 1956. J'allais sur mes dix-sept ans. Ce livre, qui se fondait si singulièrement entre lumière et ténèbres — comme d'un Kafka qui aurait eu, par pulsions, des ferveurs lyriques à la Giono, — retentit profondément en moi.

Je demandai à mon père si Gadenne avait écrit autre chose. Il pensait que non.

Au fil du temps, je découvris *La Plage de Scheveningen*², *Le Vent noir*³, *L'Avenue*⁴, *La Rue profonde*⁵.

Siloé relate la convalescence vécue comme une initiation par un jeune homme dans un sanatorium de montagne à la veille de la Grande Guerre.

Le Vent noir évoque un désert de l'amour brûlant sous le soleil noir de la mélancolie.

Dans *L'Avenue*, un poète attend que remonte à la surface de la nuit la « forme parfaite » qu'y a engloutie le mensonge car les mots sont usés et ont trahi, pareils à la femme aimée qui n'est pas venue au rendez-vous.

Sur *La Plage de Scheveningen*, un amour ne peut renaître de ses cendres, après la Libération, car le passé contamine le présent et on peut se laisser gagner par lui comme par une maladie.

*L'Invitation chez les Stirf*⁶ débouche sur un huis clos étouffant où le héros passe son temps « à attendre on ne sait quoi — peut être un peu de bienveillance du monde ».

¹ Gallimard, 1941. Réédition Seuil, 2014.

² Gallimard, 1952.

³ Gallimard, 1947.

⁴ Gallimard, 1949.

⁵ Gallimard, 1948.

⁶ Gallimard, 1955.

Au tréfonds de l'univers de Gadenne, on est souvent appelé à ne fonder sa vie que sur des éclairs. Ainsi le laisserait encore entendre ce petit joyau posthume, une nouvelle intitulée *Baleine* que j'incitai Hubert Nyssen à republier au début des années 2000, une nouvelle allégorique. La vision du cadavre d'un cétacé sur une plage où il n'aurait jamais dû s'échouer incarne une sorte de rêve ancestral...

Dans le dernier volume que j'acquis, *L'Invitation chez les Stirl*, je trouvai un carton spécifiant que « l'auteur, absent de Paris, s'excusait de ne pouvoir signer son service de presse ». Sous la liste des livres déjà parus, on mentionnait, « en préparation » : *Les Hauts-Quartiers*.

J'appris que *L'Invitation...* était la dernière œuvre publiée du vivant de l'auteur. Longtemps je me mis en quête du livre posthume... Les hommages rendus au disparu, dans la presse de l'époque, ne m'éclairèrent point. Avait-il seulement eu le temps de l'achever ?

J'allais abandonner mes recherches lorsque je dénichai un article de Charles Blanchet, paru dans *Esprit*, au printemps 1963. Le chroniqueur évoquait, à plusieurs reprises, le texte des *Hauts-Quartiers*, déposé au fonds Jacques Doucet. Cette fois, je pensais toucher au but... Las ! Pour que je pusse prendre connaissance de l'ouvrage inédit, et d'autres textes à caractère plus privé, une autorisation de la veuve de Paul Gadenne s'avérait indispensable.

Charles Blanchet, à qui j'adressai (fin 1969) un message, aux bons soins de la revue *Esprit*, me répondit qu'il était sans nouvelles d'Yvonne Gadenne depuis plusieurs années déjà, et il me communiqua la dernière adresse connue de l'intéressée. La lettre que j'écrivis aussitôt à celle-ci me fut retournée avec la mention « destinataire inconnue ».

À en croire un autre informateur, Yvonne Gadenne pouvait être entrée dans les ordres... Selon un autre, encore, elle devait résider « quelque part dans le sud de la France ». Mais où — pour un observateur belge, de surcroît ! — peut bien s'arrêter le nord de l'Hexagone, et où commence sa partie méridionale ? Je me piquai au jeu. Mon admiration de lecteur banal s'était enrichie d'un sentiment nouveau : l'inlassable curiosité d'un détective privé...

Passons sur quelques péripéties — bien que toutes, aux yeux de qui mène une enquête, aient leur saveur. Quelqu'un me conseilla de me concentrer sur le Lot-et-Garonne. Dans le courant de l'automne 1970, je reçus du premier adjoint au

mairie d'Agen deux lettres successives, la première m'informant que Madame Paul Gadenne était inconnue des services municipaux, la seconde que la personne recherchée résidait bien dans cette ville et qu'« elle se proposait de répondre incessamment » à mon appel. Ce qui advint. Yvonne Gadenne m'invita à « *descendre* » dès que j'en aurais l'occasion.

Je n'étais lancé sur sa trace que depuis quelques mois...

Mais cela faisait des années, déjà, que l'envie de lire un livre qui, en 1955, était encore « en préparation » avait germé en moi.

James, Nabokov et Philip Roth ont écrit des pages mémorables sur les sentiments qu'éprouve un écrivain à l'aube de sa carrière lorsqu'il entreprend de rencontrer un aîné de renom. L'émoi où cela jette ne peut guère se comparer qu'à la jubilation amoureuse. Celui-ci au-devant de qui j'allais n'était même pas illustre, et il était mort depuis quatorze ans. Me comprendra-t-on si j'assume que, loin d'émousser l'émotion ressentie, cela l'aiguïsait encore davantage ?

Je pris un train de nuit. Les correspondances s'agençaient mal : j'arrivai à Agen à 6 heures du matin. Je n'oserais me présenter à mon hôtesse que trois heures plus tard. Les deux ou trois cafés bus à la hâte au buffet de la gare. La conquête d'une ville inconnue, un peu patibulaire, ou pire : anodine au point de m'apparaître poignante... D'elle, je ne savais que ce que j'avais appris en lisant le Petit Larousse, à la veille du départ : « Évêché, beau pont de vingt-trois arches sur le fleuve... Patrie de Lacépède et de Jasmin »... On a bien sûr des souvenirs de pruneaux à l'Armagnac. Et, d'un dialogue surpris dans un bistrot où l'on a fait halte pour consommer un café de plus, on infère que le rugby doit jouer, ici, d'une grande popularité... On ne saura jamais rien d'important du chef-lieu du département de Lot-et-Garonne.

De ma première rencontre avec Yvonne Gadenne, je conserve quelques images fortes, des impressions prégnantes. Un visage de moniale qu'illuminerait quelque « gai savoir ». Un casque de cheveux blancs. Des yeux bleus jacinthe. Un regard impérieux mais qui ne cherche pas à intimider.

Au bout d'un quart d'heure, on se dit qu'en fait on est déjà venu ici, qu'on renoue avec une ancienne et chère connaissance, qu'on reprend une conversation que seul l'éloignement aurait interrompue... À l'heure du déjeuner, — Yvonne

t'en souvient-il ? — je parlais de « Paul » comme si je l'avais connu, fréquenté depuis toujours. (Amusée, tu finis par m'en faire la remarque. Mais, par bonheur, tu ne semblais pas agacée. Cela ne t'étonnait pas plus que moi...) D'où ce sentiment, qui dure encore, d'avoir été reçu, ce jour-là, par Paul Gadenne lui-même autant que par sa compagne. (Pourvu qu'elle n'ait pas trouvé cela un peu outreucidant...)

Les heures s'écoulaient à un rythme qu'accélérait une secrète ivresse. La remise, alors — simple et solennelle, à la fois — du manuscrit si longtemps convoité par le visiteur : « Lisez-le. Et faites ce que vous croyez devoir et pouvoir faire... » Je lisais en elle cette placide certitude, qui n'a jamais dû la quitter, qu'un jour le livre parviendrait à destination. Et que justice serait rendue. Si bien qu'il n'y avait pas, en elle, une once de rancœur. Un brin d'ironie, tout au plus, à l'endroit de ceux qui avaient laissé mourir son mari sans lui prêter assistance.

Elle montre les *Carnets*, des fragments d'un important journal intime. (Eh ! Oui, il reste quelques inédits...). Le journal d'une âme, à l'instar de celui de Kierkegaard. Des photos, aussi. Une qui le montre sanglé dans son trench et qui nous imposera une silhouette redevenue familière. Une autre, plus impressionnante, plus dure, prise en 1946. Le front baissé, le regard fiévreux. Une photo d'elle, enfin. Mais une simple photo d'identité, où je retrouve le casque de cheveux blancs, l'expression de carmélite enjouée...

Et puis tout a été très vite. On est de nouveau à la gare. Des adieux un peu maladroits. Le train s'ébranle, Agen s'envole. C'est de nouveau la nuit. J'ouvre *Les Hauts-Quartiers*. Je crains que la lumière de ma veilleuse n'empêche de dormir un voyageur qui, de sa couchette, m'observe, les yeux grands ouverts... Mais il me prie de ne pas y prêter attention, « qu'il dort toujours ainsi sur le flanc droit, pour épargner son cœur... ». Et moi qui lis le chef-d'œuvre d'un homme qui a si peu épargné le sien. Au lieu de sauter à Paris, dans le train de Bruxelles, je me suis précipité rue Jacob, j'ai achevé la lecture du manuscrit au « Bonaparte » et je suis allé le porter à Claude Durand qui œuvrait encore au Seuil, à l'époque. Il m'a promis de lire très vite... Quarante-huit heures après, il me téléphonait, d'une voix altérée par l'enthousiasme, que le livre était accepté et « que Madame Gadenne pouvait avoir tous ses apaisements : on ne toucherait pas à une virgule de ce texte... » que d'autres avaient jugé d'une « lenteur extrême ».

La suite est connue. La publication en janvier 1973. Un succès critique indiscutable. Sans doute peu de lecteurs, encore ou déjà ? Mais il a fallu dix années encore, pour que l'écrivain Gadenne, comme tel, refit vraiment surface.

Alors que je mets en ordre ces souvenirs, je relis des lettres. Celle de Paul Flamand⁷ me confiant « son émerveillement devant une des œuvres les plus belles que sa maison eût jamais publiées ».

Une autre de François-Régis Bastide, m'assurant de sa reconnaissance pour cette exhumation. D'autres d'Yvonne, surtout, qui me sont parvenues au fil du temps, où elle évoque, ici, la perte d'un être cher ; là, sa lecture de Soljenitsyne, sa découverte de Musil, ou son effarement devant l'état du monde : « L'amour n'est pas aimé, criait François par les rues d'Assise — rien n'a changé ! » (1^{er} janvier 1978⁸). Je relis aussi une recension d'*Au-dessous du volcan* que Gadenne avait signée en 1950, dans les *Cahiers du Sud*. L'une des plus aiguës qui aient jamais été consacrées à Lowry. Qui s'en étonnerait ?

Des éditeurs valeureux ont pris le relais : Le Tout sur le tout, Actes Sud... Les grands ont suivi. Près de trente ans après sa mort, voici Gadenne réhabilité. Comment ne pas se réjouir que cette histoire, qui aurait pu n'être que navrante, soit devenue aussi, avec le temps, une belle aventure⁹ ?

Mais voyons donc en quels termes, l'Université s'empare, quelquefois, de telles œuvres. Écoutons Madame Marie-Hélène Gauthier s'exprimer à propos de Gadenne :

Le produit de cette compénétration du regard voyant qui saisit ce qu'il voit dans la forme informante de son regard, et du visible qui informe cela même qui le reçoit et qui le détermine aussi en retour selon sa propre capacité et forme de réception, deviendra encore une autre source matérielle, à la fois informée et informante, pour un nouveau regard, différent du premier, mais compris comme lui dans une ligne de continuité par laquelle chaque auditeur

⁷ Directeur du Seuil à l'époque.

⁸ Elle attribue donc à François ce qui revient à Catherine...

⁹ Tout ceci, nous l'avions déjà relaté dans les colonnes du *Monde* du 29 juillet 1983.

recrée à la suite et par le biais des interprètes qui le précèdent, sa propre audition, et renvoie par là-même à Sugères, premier auteur-interprète-auditeur de son œuvre. Chaque homme est ainsi rappelé dans l'intimité de la création première et participe à l'universelle fraternité des hommes entre eux comme entre leurs diverses productions. Cette logique du déploiement dans la succession dérivée des différentes auditions offre dès lors — et garantit — la possibilité comme l'image du repli. Elle rencontre chez Plotin son modèle dans la procession hiérarchisée des différentes hypostases qui ouvre la voie d'une mystique de l'immanence¹⁰.

Dans la mesure où, tout de même, à l'instar d'autres auteurs que nous citons, il y a un instant, et auxquels Madame M.-H. Gauthier accorde son attention, Paul Gadenne traverse, au demeurant, un purgatoire, nous assistons, ici, à *une seconde mise à mort*. Pour une fois qu'on le commente, voilà à quelle cuistrerie s'abandonne complaisamment l'analyste macérant, philosophiquement et philologiquement, une matière qui ne réclame qu'une adhésion de nature poétique. Bien sûr, on pourrait s'ébahir seulement à la lecture de quelqu'un qui ne nous apparaît que vêtue des oripeaux d'une précieuse ridicule. On aurait cependant tort de sous-estimer le phénomène : cela n'est pas inoffensif. L'indifférence d'un certain lectorat se complète ici par un crime parfait puisque perpétré soi-disant par amour de la victime. C'est au nom de l'amour même qu'on lui porte qu'on le phagocyte sur un mode cannibalesque, ne lui laissant aucune chance. Ce qui est là, limpide et cristallin devient ici trouble et opaque. Il y a un savoir qui souille. Alors que l'exégète devrait agir comme le laveur de vitres qui nettoie le carreau d'ignorance et de malentendus qui recouvrent certaines œuvres. Octavio Paz exprime quelque part qu'au nombre de ceux qui haïssent la littérature on trouve quelques chercheurs qui se dissimulent dans l'ombre des facultés pour mieux perpétrer leurs forfaits...

De quoi nous entretenent donc *Les Hauts-Quartiers* ? Qu'il ne soit guère aisé d'habiter les hauts-quartiers de la ville d'Irube, ni sa propre vie, Didier Aubert en fait la pathétique expérience. À qui n'a rien il est interdit de ne pas aimer l'ascèse.

¹⁰*La Poétique*. Paul Gadenne, Henri Thomas, Georges Perros, Édition du Sandre, 2012, p. 178-179.

Tout est perdu fors son âme. N'a-t-il pas entrepris, du reste, une thèse sur « Les conditions de la vie mystique » ? Avec ceux qui l'entourent — sa logeuse, une fille sournoise et un peu perverse, un ami résistant, un ancien déporté — le dialogue est constamment miné, menacé de court-circuit. Ses ambitions, « l'amitié, l'action, l'esprit », semblent comme hypothéquées. Avec Betty, seulement, il paraît à même de supporter « le poids, la fragilité du monde ». De plus en plus souvent, il se met à ressembler à cette photographie de lui où on le voit *en attente*.

La maladie s'empare alors de lui comme une passion. Un jardinier, un colonel, une bigote, une famille de fricoteurs, l'acculent dans ses derniers retranchements. Toujours plus démuné, amputé, il cherche ailleurs un autre toit où subir un nouveau siège. Il ne prend en affection une maison, une chambre, un jardin, qu'il n'en soit bientôt chassé. « C'est une histoire de paradis terrestre »...

Mais sans doute cet homme qui pourrait répondre à l'appel de Paula ou accepter l'amour de Betty, et qui se complaît dans l'intimité privilégiée des textes prophétiques, n'est-il en définitive, ainsi que le suggère un de ses interlocuteurs, qu'un « bourgeois de la souffrance » ?

Lorsque, dérisoirement, il en viendra à reconnaître sa paternité sur un enfant qui n'est pas le sien, et à s'unir à une fille qui ne lui est rien, s'accomplit cet effacement au sein duquel il se découvre mais auquel il ne survivra pas.

Voici une œuvre aux dimensions et aux niveaux multiples, une œuvre *où tout est signe*. Roman de désapprentissage. Épopée métaphysique. Un personnage étonnant, qui serait un peu le prince Mychkine de notre littérature, la traverse, que nous n'oublierons plus.

Paul Gadenne n'est pas, tant s'en faut, méconnu.

Mais c'est un insulaire...

On sait combien la France victime de sa prodigalité, raffole des écoles, des clubs, des clans, des esthétiques formatées, avec professions de foi et attributions de cartes du parti... Réalisme, naturalisme, néo-réalisme, surréalisme, existentialisme, nouveau roman, post-modernisme, telquellisme, nouvelle fiction, il y en a pour tous les goûts ou justement... peut-être pas ! Cela pour le meilleur et pour le pire nous a valu des ouvrages parfois mécaniques, appliquant des recettes. C'est très commode pour la production de livres scolaires de type « Lagarde et

Michard ». D'où la tentation de, quelquefois, négliger les talents solitaires et de céder à l'ingratitude et à l'amnésie à l'endroit de quelques merveilleux « intempestifs », pour user avec Nietzsche du terme qui désigne ceux qui ne se rallient qu'à eux-mêmes¹¹.

Albert Béguin, Gaëtan Picon, François- Régis Bastide, Jean Cayrol, Marcel Arland, Bernard Dort, Pierre de Boisdeffre, Robert Kanters, François Nourissier ou Bernard Noël, ont dit, chacun à sa façon, que les livres de Gadenne incarnaient le meilleur de ce temps et seraient mis à leur place, car ils sont « la probité et la vie de nos Lettres ». Si on devait rattacher Gadenne à un mouvement, ce ne pourrait être qu'au prix d'un relatif apparemment à Georges Bernanos (celui de *Nouvelle histoire de Mouchette*) ou Julien Green (celui de *Moïra* ou de *Chaque homme dans sa nuit*). Mais nous le verrions plus volontiers rejoindre cette magnifique famille — non autoproclamée comme telle — où l'on retrouverait René Daumal (*Le Mont analogue*), Joë Bousquet (*Lettres à Poisson D'Or*), Jean Reverzy (*Le Passage*), Henri Thomas (*La Relique*), Raymond Guérin (*Le Pus de la plaie*), Henri Calet (*La Belle Lurette*), Louis Guilloux (*Le Sang noir*), Alexandre Vialatte (*Les Fruits du Congo*), Georges Perros (*Papiers collés*), Pierre Gasca (*Les Bêtes*), Emmanuel Bove, Louis-René des Forêts (*Le Bavard*), Victor Segalen (*Les Immémoriaux*)..., entre quelques rares autres. Bref, un véritable archipel de créateurs singuliers, incomparables et irremplaçables. Quelque chose les rassemble : ce sont des visionnaires, dont la prose s'apparente à la poésie, et on serait en droit de regretter avec Paul Gadenne, précisément, qu'à son époque, déjà, les romanciers n'apparaissent plus souvent comme des « possédés », qu'ils ne croient plus en leurs pouvoirs et qu'ils aient « perdu cette part d'ingénuité nécessaire à l'invention et à l'édification patiente d'une œuvre romanesque ».

Parmi les posthumes de l'auteur, on tombe sur des carnets, où, sous la plume de ce doux, de ce généreux, de cet esprit magnifiquement délié et ouvert, on trouve cependant des formules assassines pour certains maîtres à (ne plus) penser de l'époque, chiens de garde du monde littéraire : on a bien pris soin de les laisser

¹¹ On pourrait croire que c'est presque par hasard ou par inadvertance qu'un Julien Gracq ou un Michel Leiris ont échappé au carnage de l'oubli...

inédits pour ne pas démasquer ceux qui seraient encore vivants. Prenons garde aux violences des tendres (Kafka, Perros, Dubillard...) :elles se trompent rarement de cible. Pas étonnant que Gadenne fasse encore peur à quelques-uns. Sa lecture éloigne les pharisiens hypocrites, les imposteurs à la langue de bois. Il les a découragés par avance. Cette bourgeoisie de l'esprit que dénoncent avec ferveur et virulence *Les Hauts-Quartiers*. Lorsqu'il m'a été donné de découvrir ce livre, de le lire pour la première fois, une nuit, dans un train, entre Agen et Paris, j'en ai perçu tout d'abord le côté compassionnel...

Le relisant, récemment, en poursuivant une revalidation dans une clinique, j'ai été sensible plutôt à sa férocité, à son côté implacable. L'animosité dont témoignent, par exemple, les anticléricaux, ceux que l'on appelle trivialement « les bouffeurs de curés » ne pèse pas lourd par comparaison au mépris que montre à l'endroit des *tièdes*, des croyants par calcul ou par mondanité, celui qu'habite la flamme d'un pur mysticisme.

Même lorsqu'elles semblent désespérer, les créatures de Gadenne sont en état de combustion. Cela peut ressembler à une colère comme à une exaltation, mais cela *brûle*. Voilà ce qui risque bien d'intimider, d'éloigner maints lecteurs, de leur apparaître même intolérable... Lesquels chercheront alors en vain, ici, le réconfort, la molle consolation — le doux confort — d'une paresseuse tranquillité d'esprit : celle-ci n'est jamais, comme on sait, que le premier pas vers l'illettrisme.

Mais pour ceux qui se revendiquent de son nom comme d'un mot de passe ou d'un sésame, ainsi qu'on fait à l'égard d'auteurs aussi secrets que considérables, Lenz, Savinio, Lowry, Lampedusa, Campo, bref, pour ceux qui réservent à la littérature une place telle qu'on la croirait vivante : sa façon de *rester* à travers tout est peut-être la plus belle : glorieuse quoique clandestine. Qu'on le veuille ou non, il est sauvé¹².

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Pierre Mertens, *Récit de l'exhumation d'un chef d'œuvre : Les Hauts-Quartiers de Paul Gadenne, 1973*

[en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014.

Disponible sur : <www.arllfb.be>

¹² Voir préface de Pierre Mertens. *Les Hauts-Quartiers*. Rééd. 2014